

Step by Step

Jérémie Leduc-Leblanc

Numéro 130, septembre 2011

Réinventer le 11 septembre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc-Leblanc, J. (2011). Step by Step. *Moebius*, (130), 41–46.

JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC

Step by Step

Il était déjà trop tard. Beaucoup trop tard pour faire marche arrière. Surprise, je reculai alors d'un pas. Puis, après un bref moment d'hésitation qui sembla ne jamais vouloir s'achever, je reculai d'un deuxième et d'un troisième pas. Les secondes défilaient à toute allure même si le temps, de son côté, semblait figé en une sorte d'immobilité sourde. Mes yeux dans ses yeux, je contemplai les traits réguliers de son jeune visage, ses pommettes saillantes, couvertes d'un fin duvet de poils roux, et son nez aquilin. Le silence des moteurs à réaction m'étonna et, mon bras enroulé autour du sien comme le bras d'une vieille dame qu'on aide à traverser une intersection, je vacillai légèrement. Quand je posai enfin une main sur ma gorge, je l'entendis murmurer un faible « je suis désolé, je suis désolé » en secouant la tête de gauche à droite. Sa voix, étrangement lointaine, presque suave, et sa main lorsqu'il effleura ma joue, la douceur de cette main frêle et chaude me fit chavirer. Extrêmement lentement, je fermai les yeux. Je suis morte et je n'ai rien ressenti au moment où j'aurais dû sentir la vie m'abandonner.

Quelques secondes plus tôt, je déambulais encore dans l'allée centrale de l'avion en offrant des boissons hypocaloriques et des snacks à des voyageurs à moitié endormis. Petits sachets de noix de cajou ou de raisins secs pour les uns et café filtre, au goût de jus de chaussette, servis dans des gobelets jetables de *styrofoam* blanc, pour les autres. Un autre de ces vols monotones et frustrants, comme le sont généralement les vols intérieurs – et plus particulièrement les vols reliant la côte Est à la côte Ouest –, était à prévoir. Sourire à tous ces imbéciles en

complet-cravate, les yeux rivés sur des *mobiles* qu'ils ne prennent plus la peine d'éteindre malgré les consignes du bureau de la sécurité dans les transports, devenait de plus en plus lassant. Et toutes ces femmes qui tournent autour de Spencer en minaudant. Un autre homme qu'elles n'auront jamais: corps d'Adonis, pectoraux découpés à la scie sauteuse, abdominaux à faire craquer, aimant les bébés et les discussions animées jusqu'aux petites heures du matin. J'ai couché avec lui pour m'assurer qu'il était bel et bien gay. Il l'est sans aucun doute même si, contrairement à la plupart des hétéros, il sait s'y prendre avec les femmes.

Cela dit, lorsque je me suis engagée dans l'allée centrale après le décollage, il y a de cela au moins quinze minutes, j'ai immédiatement su que Richard faisait des siennes. Je devais intervenir sur le champ car de tous les passagers qui empruntent quotidiennement American Airlines pour leurs déplacements, Richard Desmond est sans conteste le plus détestable. Ce petit homme grossier et chauve, arborant une de ces moustaches à la Tom Selleck dans *Magnum P.I.*, aime particulièrement jouer les durs à cuire et tourmenter les femmes seules. Le genre qu'il faut mater sans ménagement et remettre à sa place avec fermeté. La plupart du temps, il me suffit de bomber le torse et de battre des cils pour imposer mon autorité aux plus récalcitrants. C'est donc d'un pas lourd et assuré que je m'approchai de lui, en professionnelle que je suis, afin d'acheter la paix pour la durée du vol, c'est-à-dire les six prochaines heures, avant notre atterrissage à l'aéroport international de Los Angeles.

Assises sur des strapontins de cuir, Nadine et moi avons attendu que l'avion soit à une altitude respectable avant de détacher nos ceintures. Tandis qu'elle me parlait de tout et de rien, ses angoisses de femme enceinte, sa peur de grossir, ses mamelons qui exsudent un liquide laiteux et ses vergetures imaginaires, je lorgnais cette femme à l'allure de star, assise devant moi, portant des lunettes d'écaille aux verres dépolis. On aurait dit une actrice de films pornos avec ses lèvres pulpeuses, gonflées au botox, ses cheveux décolorés au vinaigre et ses yeux de femme battue. Je suis persuadée que mettre au monde un enfant est un don en soi, que partagent hélas des cohortes de

femelles énamourées qui confondent les notions d'amour et de courage. Loin de moi l'idée d'être condescendante, mais finir ses jours sur un ranch de Tulsa avec un mari dont l'intelligence se limite à beugler de temps à autre un « je t'aime » et un « j'ai faim » ou à décapsuler une bière avec ses dents en se grattant l'entre-jambe, ne constitue pas pour moi une perspective d'avenir intéressante. Voilà aussi un bel exemple de crime contre l'humanité que les sociologues de notre modernité rechignent à étudier avec plus de rigueur. Après ça, n'importe qui aurait le goût de se jeter incontinent hors de l'appareil ou de se flinguer un dimanche après-midi au sortir de la messe. Pour l'instant, ni le père de l'enfant, ni la préposée des ressources humaines d'American Airlines à Boston, une gamine de l'Ohio avec des dents de cheval se prénommant, tenez-vous bien, Apple McIntosh, ni même Spencer qui, pourtant, sait toujours tout avant moi, n'étaient au courant de cette naissance imminente pour le mois de mars prochain.

Au moment où l'appareil commença à s'engager sur le tarmac, je me dirigeai vers le poste des servitudes de bord où je m'arrêtai quelques secondes et passai une main dans ma chevelure et une autre sur ma jupe bleue. Puis, cela étant fait, j'appuyai sur le bouton de l'interphone. Ding. Raclement de gorge. « Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît », déclarai-je en m'adressant aux voyageurs assis en silence devant moi. « Bienvenue à bord du vol 11 d'American Airlines en direction de Los Angeles. » Petite pause. « Aujourd'hui, la durée du vol sera de 6 heures 18 minutes et notre altitude moyenne sera de 25 000 pieds. » Je regardai par le hublot droit les hangars à l'est de la piste. Le décollage ne tarderait plus, je devais accélérer le rythme. « Je vous rappelle que, pour des raisons de sécurité, il est strictement interdit de fumer en vol. Un léger goûter ainsi que des boissons chaudes, café ou thé, vous seront servis une fois que nous aurons atteint notre vitesse de croisière. » L'avion s'est arrêté en bout de piste, Gary n'attendait plus que mon signal. Je n'avais plus le temps d'évoquer le menu ou le film du jour, un infâme *blockbuster* sur la fin du monde et autres catastrophes naturelles, j'abrégeai donc. « Nous vous remercions d'avoir choisi American Airlines pour vos déplacements

et nous vous souhaitons un agréable vol. Bonne journée.» J'appuyai enfin sur le bouton de l'interphone. Ding.

En observant les passagers monter dans l'avion, je m'étais dit qu'aujourd'hui il n'y aurait pas de bébés qui hurlent à la mort, pas de jeunes filles en émoi, pas de vieux gâteux. Seulement des hommes un peu tendus, transpirant au-delà des limites permises, et des femmes fringuées et patentées comme des poules de luxe, prêtes à servir le café au prochain C.A. Tout en attrapant un à un les tickets d'embarquement, j'observais du coin de l'œil Spencer se trémousser en indiquant les sièges aux passagers et, principalement, aux hommes célibataires au début de la vingtaine. Je soupirai. Puis, en aidant une femme à nouer sa ceinture de sécurité, mon regard croisa par inadvertance quelques mots d'une lettre qu'elle écrivait à son mari, du moins le supposai-je : «Aranjuez mon amour, je te quitte.» Je pris une grande inspiration. C'était lamentable! Je ne comprendrai jamais ce besoin qu'ont les femmes d'écrire des lettres d'adieu alors qu'il est si facile de partir en laissant, comme seul mot d'explication, un *Post-it* collé sur la porte du frigo où il serait écrit ADIEU en lettres majuscules. Et dites-moi pourquoi elles se sentent l'obligation de régler leurs comptes dans les transports aériens? Je pris une autre inspiration.

Je roulais depuis quelques minutes déjà vers l'aéroport Logan de Boston en suivant de près la Volvo V70 2.5L TDI rouge de Gary. Nous avons chacun nos voitures, Gary et moi. Je couche avec lui mais je ne l'aime pas. Il l'ignore encore, mais je m'apprête à le quitter. Le temps de me trouver un nouvel amant. Parce que je déteste la solitude et les gens seuls. Parce que ce n'est pas normal d'être seul, de vivre seul et de se retrouver, soir après soir, seul devant son téléviseur. Il faut avoir une bonne raison comme les obèses ou les mères monoparentales. J'ignore pourquoi je quitte Gary. Il est bel homme et, pour la plupart des hôtesse, il est sexy, peut-être un peu gras cependant, il aurait un bon dix livres à perdre. Mais c'est aussi un homme intelligent et un homme bien – c'est d'ailleurs lui qui pilotera l'appareil aujourd'hui –, mais les hommes intelligents sont trop souvent lassants. C'est le genre de gars à offrir à une femme un ranch à Tulsa. Pour

être honnête, j'ai besoin d'un homme qui conduise un Hummer, pas une voiture d'importation.

Avant de quitter l'appartement ce matin, je me suis mirée quelques secondes dans la glace de l'entrée. J'ai d'abord soupesé mes seins afin de m'assurer qu'ils soient bien en place dans leur bonnet, vérifié que toutes les épingles accrochées à mes cheveux soutiennent parfaitement mon chignon bas, glissé un mouchoir entre mes lèvres et pincé doucement ce dernier afin d'atténuer les reflets carmin du rouge Eternity de l'Oréal. Ensuite, j'ai passé une main sur le col de mon veston et les plis de ma jupe tout en examinant mes mains, sur lesquelles je viens d'appliquer une crème hydratante, et mes ongles rouges. Enfin, j'ai accroché mon badge à ma veste: Madeleine J. Connelly. En réalité, je me prénomme Penny Marshall. Mais ce n'est pas un nom sérieux. J'ai donc changé. Il faut avoir de la classe si on veut devenir hôtesse de l'air. Et, tant qu'à avoir de la classe, j'ai pensé à Madeleine Albright. C'était mon héroïne de la télévision quand elle jouait dans l'émission *À la Maison-Blanche*.

Soudainement, le radio-réveil s'enclencha. « Bonjour Boston », lança d'un ton chaleureux et enjoué le commentateur. « Bienvenue sur WBCN 104,1 FM » continua-t-il. Il était 6 heures am et nous devons être à l'aéroport Logan pour 7 heures. « Bonjour Nelson », enchaîna alors le *morning man* à l'adresse de son collègue. « Bonjour Mark, belle journée n'est-ce pas ? » questionna Nelson à son tour. Les deux *morning men* avaient commencé à se chamailler. La main sur mon cou, je sentais le sang glisser entre mes doigts et se répandre sur mon chemisier. Un chemisier acheté il y a tout juste quinze jours dans une boutique de Chestnut Hill. Je manquai d'air pour aller plus loin. Le film de ma vie s'achevait ainsi. J'étais déjà morte. Et tout ce dont je me souvenais était le bras de Gary autour de ma taille lorsque j'ai ouvert les yeux ce matin. « Hey, dis-moi Mark, continua Nelson, si nous commençons cette journée en écoutant le dernier tube des NKOTB, un groupe bien de chez nous ? » Mark réfléchit quelques secondes: « Bonne idée Nelson, ajouta-t-il enfin, et c'est parti mesdames et messieurs pour les New Kids on the Block. »

